

pas attacher plus d'autorité qu'il ne convient à ces chiffres qui, pour être officiels, n'en sont pas moins fantaisistes. On sait, en effet, que le bureau de la statistique additionnerait les numéros des colis plutôt que de laisser en blanc, dans ses états, la colonne de déclaration de valeur. Mais comme les fantaisies et les erreurs se reproduisent d'une manière constante, on peut dire que les relevés de la Douane donnent, dans une certaine mesure, une idée de la situation de nos échanges. Or, le relevé d'octobre nous montre bien une recrudescence de la crise manufacturière.

Comparativement à octobre 1886, nos exportations d'articles fabriqués ont diminué de près de 10 millions et, chose que je considère comme plus grave encore, nos importations de matières premières ont diminué de 18 millions.

Nos fabricants, prévoyant qu'ils n'auront pas l'écoulement de leurs produits, restreignent leurs approvisionnements. A l'entrée de l'hiver, cela veut dire le chômage et la misère pour l'ouvrier. Cela veut dire aussi la diminution des bénéfices pour un grand nombre de sociétés industrielles.

A un autre point de vue, le tableau du commerce extérieur inspire de sérieuses inquiétudes. Depuis des années, le chiffre des importations dépasse celui des exportations; la différence doit se régler en or, puisque nos principaux fournisseurs: l'Angleterre, l'Allemagne et l'Amérique sont monométallistes. On dira, sans doute, que cette différence est fournie par les coupons, payables en or, des valeurs étrangères possédées par des capitalistes français. Je l'admets, et cependant je ne puis établir de compensation entre ce que touchent les rentiers et ce que perd le commerce.

Les récréations auxquelles la Chambre des députés se livre depuis qu'elle a repris session, les perturbations de la Bourse qui ont été et qui seront encore la conséquence de ces agréables passe-temps, ne peuvent pas manquer d'influencer d'une manière de plus en plus fâcheuse nos usines et nos maisons de commerce.

Ajoutez à cela que, par suite de la prime sur l'or, le papier sur France ne trouve plus preneur sur les places étrangères, et vous aurez une idée juste des surprises que nous réserve l'hiver 1887-88.

LOUIS DELVOIE

## PROVINCE ET ETRANGER

### L'Italie et la Turquie

Constantinople, 16 novembre.

L'ambassadeur de Russie à Constantinople n'a reçu aucune instruction au sujet de la convention anglo-française. On raconte que, lorsque M. de Giers eut pris connaissance du traité conclu entre la France et l'Angleterre, il déclara, au chargé d'affaires de la République française, qu'il ne pouvait faire aucune réponse catégorique sans avoir soumis la convention au Czar, à qui seul appartient la décision suprême.

On se montre très préoccupé, à la Porte, des allures de l'Italie.

En ce moment, deux escadres italiennes se trouvent dans l'Archipel: l'une à Syra, sous les ordres de l'amiral Nicastro; l'autre à Metelin, commandée par l'amiral Acton.

On craint qu'en prévision de complications prochaines l'Italie ne veuille s'assurer la possession des îlots qui lui auraient été attribués dans la récente entrevue de Friedrichsruhe.

Ce qui semble confirmer ces craintes, c'est que l'escadre allemande, après avoir mouillé quelques jours en rade de la Spezzia, vient de lever l'ancre pour rejoindre, assure-t-on, l'une des deux escadres italiennes de l'Archipel.

Le Sultan est décidé à défendre, avec la dernière énergie, toutes les parties de son empire.

ARGENTEUIL. — La première réunion organisée par les monarchistes de Seine-et-Oise a eu lieu ce soir, à Argenteuil, sous la présidence de M. Aubry-Vitet. Huit cents auditeurs, presque tous cultivateurs et ouvriers, remplissaient la salle Delalande.

M. Calla, avec un grand netteté et une énergie communicative, a développé le programme de Monseigneur le comte de Paris. « Plus la situation est grave et humiliante, dit-il en terminant, plus pressants sont les devoirs qui incombent aux bons citoyens. »

L'impression a été considérable et l'orateur a été chaleureusement applaudi.

LILLE. — La date de l'élection au conseil général, en remplacement de M. Louis Legrand (de Lecelles), décédé, n'est pas encore définitivement fixée; mais on annonce que les électeurs seront probablement convoqués pour le 18 décembre prochain.

Les républicains ont offert la candidature à M. Eugène Davaine, distillateur à Saint-Amand, qui jouit de l'estime générale.

D'autre part, on annonce que les conservateurs songeraient à offrir la candidature à M. Georges Legrand, de Douai, fils du conseiller général, décédé.

PAUL BARTEL

## MUSIQUE

OPERA-COMIQUE (salle des Nations). — Le *Roi malgré lui*, de M. Chabrier.

Les trois actes de M. Chabrier venaient à peine d'être représentés, au mois de mai, quand éclata l'horrible incendie qui mit Paris en deuil. M. Jules Barbier, directeur intérimaire de l'Opéra-Comique, estime qu'il n'est que juste de reprendre un ouvrage si tragiquement écarté de la scène, et, sans nul doute, il a raison. Parmi les jeunes musiciens, M. Chabrier a une situation brillante: son droit indiscutable est d'être jugé par le grand public et non pas seulement par la critique. Cette reprise, deux fois légitime, lui donnera satisfaction.

Sera-t-elle favorable à l'œuvre? C'est là une question plus ambiguë. En ce qui me touche, j'ai retrouvé entièrement, à la salle des Nations, mes impressions de la salle Favart. Qu'un compositeur de l'ordre le plus sérieux se livre à ses fantaisies; qu'il se place, en une entreprise déterminée, au point de vue le plus paradoxal, qu'il soit gai jusqu'à la folie, exubérant jusqu'à l'extravagance; qu'il écrive une opérette à dormir debout: cela se peut comprendre. En revanche, on s'étonnera de le voir dépenser ses meilleures qualités, sans but défini, comme au hasard, dans un labeur marqué de toute sorte de poussées contradictoires. Or, tel est, à mon sens, le cas de M. Chabrier dans le *Roi malgré lui*.

Il n'y avait pas grand-chose à faire, sous le rapport musical, d'un livret qui tient de l'opérette et du mélodrame, lourd d'intrigue, emmêlé d'incidents, et, par-dessus tout, antilyrique. M. Chabrier aurait pu, néanmoins, tourner nettement sa parodie à une charge et très évidente raillerie. Point du tout. Sa musique, découpée en petits morceaux de toute forme, change à tout instant de caractère. Est-on dans le drame passionné, dans l'opéra-bouffe, dans le grand opéra, dans l'opéra-comique?

On est dans tout cela, tour à tour. Du talent, il y en a beaucoup. J'ai relevé nombre d'épisodes intéressants et même une page très belle, le chant et le cri d'amour du troisième acte. J'ai loué l'in-

strumentation, souvent ingénieuse, parfois exquise; mais l'œuvre est cahoteuse, déconcertante et — tranchons le mot — fatigante, en ses excessifs raffinements comme en ses vulgarités. Qu'importe que les formes vieilles se rehaussent de détails neufs? Cette partition brouillonne nous saisit par ses dispartes. Elle est d'un ouvrier habile; mais on attend mieux de M. Chabrier que des habiletés techniques au service du vain bruit.

L'interprétation du *Roi malgré lui* n'a varié, depuis le mois de mai, qu'à l'égard du personnage d'Alexina. C'est Mlle Chevalier qui le joue maintenant, à la place de Mlle Mézeray, et elle s'acquitte de sa tâche difficile avec un réel agrément. Les autres rôles sont confiés à la rare cantatrice Mlle Adèle Isaac, au ténor Delaquerrière, au baryton Bouvet et au baryton Fugère — ce dernier plein de verve comique, en des scènes dont la drôlerie est le moindre défaut. C'est un bon ensemble d'artistes, accoutumés les uns aux autres et qui ont l'oreille du public.

FOURCAUD

## LES PREMIÈRES

THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL: le *Club des Pannés*

Rendre compte d'une revue de MM. Wolff, Blum et Toché est une chose assez difficile; ce genre de pièces échappe à l'analyse. Les seules choses que l'on puisse y constater sont des séries de situations comiques, des rondeaux fort bien tournés et de jolis minois. Avant toute chose, établissons donc le succès de gaieté et d'entrain du *Club des Pannés*.

Le premier acte est précédé d'une petite scène dans la salle, fort lestement enlevée par Dailly, le compère de la Revue, qui débute par en être le chef d'orchestre et se tire à merveille de sa tâche. Soulignons, en passant, les instructions qu'il donne à son successeur, lorsqu'il lui passe le bâton de commandement:

— Vous voyez: c'est bien simple. Vous faites aller le bras quand on chante, et vous dormez quand on parle!

Tout le premier acte est d'une gaieté absolue; les scènes se succèdent, originales, pimpantes, amenant des effets réellement trouvés: le Roman par affiches, le Défilé des monuments portés, par ordre du conseil municipal, dans les quartiers pauvres, ont amené, dans la salle, des explosions de rire. Puis, Milher fait son entrée sous la blouse du vieux paysan; voici le roman de Zola, *la Terre*, égratigné d'une main légère dans un très joli rondeau qui révèle la touche aisée et la facture spirituelle et réellement artistique de notre camarade Toché — rondeau bisé par un public qui s'amuse franchement et le laisse voir — Mlle Lavigne, l'incomparable et fantaisiste gavroche, nous chante, sous les traits d'un marmotton émeutier, une parodie du *Petit Bleu* qui est une merveille.

Le premier acte s'achève par le défilé du bataillon de Cythère, sur les motifs du *Petit Faust*, bataillon commandé par la toute jolie Mlle Berthou, le plus joli plumage du théâtre du Palais-Royal.

Le deuxième acte nous transporte devant l'hôtel des Postes: c'est en musicien militaire, cette fois, que nous apparaît Milher; très drôle, comme effet, les paroles de la *Juive* et le *Laisse-moi contempler* sur l'air *En revenant de la revue*. Ce n'est pas la première fois, peut-être, qu'on a trouvé pareil accouplement mais le résultat en est toujours tellement burlesque que le public applaudit et rit de bon cœur.

Mlle Lavigne, en Benjamine de la laïque de Saint-Ouen, expose des théories très amusantes sur son institution et, sous sa perruque d'un rouge ardent, nous révèle les voyages du jeune anarcho-iste en Grèce.

Je passe assez volontiers sous silence une scène dans laquelle Daubray fait son unique apparition, en maçon constellé de décorations. La scène est traitée avec infiniment d'esprit; mais, par une disposition tout à fait spéciale du public parisien, il est à remarquer que l'on accueille froidement les plaisanteries sur des sujets d'actualité encore trop brûlante; de plus, ce que chacun se disait incontestablement en lui-même, *in petto*, il souffrait de se l'entendre dire de la scène à la salle. On m'affirme, d'ailleurs, que les auteurs l'ont si bien compris que la scène sera supprimée dès demain.

Le Chat-Noir, sous les gentils auspices de Mlle Ellen Andrée, — qui, tout à fait par hasard, se trouve représenter Montmartre — nous fait assister au retour des courses de Caran d'Ache. Bien que la finesse de ces silhouettes soit un peu perdue pour une grande partie du public, on a beaucoup ri en reconnaissant au passage certaines physionomies très populaires aux Acacias.

L'acte, à écourter légèrement, se termine de la façon la plus heureuse par une scène dans l'intérieur du palais de l'Industrie, qui nous montre Mlle Paola Marié en costume provençal. Toujours charmante, Mlle Paola Marié chante une sorte de farandole provençale qui est, si ma mémoire ne me fait pas défaut, la chanson du *Roi Carotte*, et finit tout à fait en farandole.

Dans ce milieu de jolies personnes aux voix un peu fantaisistes, le timbre chaud, vibrant, la méthode sûre de cette séduisante artiste ont provoqué l'enthousiasme d'un public auquel on accordait, comme supplément inattendu, un quart d'heure de bonne musique.

Le troisième et dernier acte, vous vous y attendez sans aucun doute, c'est l'acte traditionnel des théâtres.

Viennent successivement défilés sous nos yeux: Milher, en *Abbé Constantin*; Hurteaux, en *Dégommé*; Deberg, en *Hamlet*; puis, les *Mystères de Paris*, la *Comtesse Sarah*, *Claudie*; les actualités sont passées en revue de la façon rapide qui convient à tout dernier acte qui se respecte. Mlle Paola Marié nous revient sous un délicieux costume de Chérubin et chante à ravir *Mon cœur soupire*. Mozart est étonné de se réveiller rue Montpensier, et plus étonné encore de s'y trouver si bien.

Mais le clou de la revue, l'assemblage extraordinaire que tout Paris voudra voir et qui déndera les plus assombrés, c'est le duo de Mlle Lavigne et du joyeux Dailly, sous les traits de Mme Cornalba et du danseur ordinaire de l'Eden. Voir Dailly, en perruque noire et en maillet cerise, soutenir d'un bras vigoureux Lavigne en jupes de gaze, est certainement un des spectacles les plus comiques auxquels on puisse assister. La revue a fini sur cet immense éclat de rire; elle ne pouvait véritablement mieux finir.

En somme, soirée amusante, pièce lestement tournée, excellent succès pour les auteurs et la direction.

Signalons la rentrée de quelques-unes des jolies transfuges du Palais-Royal, entre autres Mlles Myette et Dezoder. La commère de la revue, Mlle Bonnet, est fort attrayante dans son joli costume d'avocat du quatrième acte.

INTERIM